L'ABEILLE.

Paraissant tous les jours, par JEAN-BAPTISTE MAYON, IMPRIMEUR DE L'ETAT DE LA LOUISIANE.

"Il faut que l'UNION soit consolidée."

LUNDI MATIN, 22 SEPTEMBRE 1834.

INTERIEUR.

NOUVELLE-ORLEANS, 22 sept. 1834.

"Vous nous faites beaucoup de tort," nous disent, hier, un individu pour lequel nous avons le plus grand respect. Certes, nous croyons que nous nous sommes fait du tort; parce que celui qui se croit peu de dire la vérité, et de la faire pa raître dans toute sa nudité, ennemie sur lui, une foule d'ennemis; nous, comme nous nous sommes fait un devoir de relever les abus qui existent dans notre malheureuse ville; de montrer au doigt et d'une manière non équivoque ceux qui en sont coupables, nous nous sommes, par ce moyen, attiré un bon nombre d'ennemis. Il n'entre pas dans notre manière de voir de *cajoler tous les partis* afin de nous en bien faire venir, nous n'avons parcouru qu'une seule ligne, de laquelle nous ne nous *écarterons jamais*, quelque soit le grand nombre d'ennemis que nous pourrions nous attirer. En commençant ce taire, lorsque nous avons sous les yeux des exemples aussi frappans, de la nonchalance d'hommes placés à la tête de notre administration municipale comment se taire lorsque tous les jours des abus sans nombre sont signalés à l'autorité, mais que l'autorité y remédie? Vous vous faites beaucoup d'ennemis, nous dit-on, si vous les signalez! tant-pis, si nous nous en faisons; quand notre conscience n'a rien à nous reprocher, peu nous importe l'opinion de certaines gens pour qui la vérité est une insulte.

Mais, revenons au motif qui nous fait prendre la plume: et rendons compte des *travaux* de la dernière séance du Conseil. Nos concitoyens nous croiront-ils, lorsque nous leur dirons qu'un sujet aussi grave que celui qui attire en ce moment leur attention, celui de l'organisation immédiate d'une garde, pour les protéger du passeportant de voleur, ou du poignard de l'assassin, a fait place à des discussions oiseuses, telles que le long verbiage de M. Dixon, (alderman de 7e. district,) sur l'urgence de faire inhumer, aux frais de la ville, les animaux de toute espèce, qui, dit l'hon. membre, choisissent de préférence son quartier à tout autre pour venir mourir. Croiront-ils aussi, que des membres du Conseil nient pas songer un instant que la Législature peut obliger les compagnies d'Assurances d'entretenir à leurs frais, les pompes à incendie! et que cette question et celle de nommer un fossoyeur pour les animaux, ont *rapté* l'attention de dix membres du Conseil, durant toute une séance!

Pourra-t-on nous dire, après cela, que ces mandataires ne nous traitent pas comme leurs serfs. Que ces messieurs se rappellent qu'ils ont *été* envoyés au Conseil pour employer leur jompa, non en futilités, mais en choses sérieuses; qu'ils n'ont pas *été* choisis pour s'occuper de l'inhumation des animaux *lorsque le pillage* est aux quatre coins de la ville, et qu'il n'y a qu'une *patrouille de quatre hommes* pour nous protéger.

Nous nous attendons à quelques ennemis de plus, mais, toutes les fois que nous défendrons une cause aussi sacrée que celle de la sécurité de nos concitoyens, peu nous importe le nombre de ceux qui pourront se joindre aux ennemis que les abus que nous avons signalés nous ont mérités.

DU PROJET DE CRÉER UNE GARDE A CHEVAL.

En réfléchissant à ce projet, nous nous sommes demandés si cette mesure, étant adoptée, telle qu'on la propose, serait l'efficacité qu'on attend, nous croyons qu'il y a du bon dans cette innovation, mais nous pensons que, par ce moyen, le but ne sera atteint qu'imparfaitement, et nous allons essayer de le prouver.

On demande une garde à cheval composée de cinquante hommes. On n'exigera sans doute pas que ces cinquante hommes fassent le service toutes les nuits: il est probable que vingt-cinq seulement marcheront alternativement. Ces vingt-cinq hommes seront répartis dans les différents quartiers de la ville pour les parcourir. Il faudra qu'il y ait au moins cinq postes composées de cinq hommes chacun, dont trois feront patrouille, et deux resteront au-poste. Mais il n'est pas possible que ces trois hommes soient à cheval toute la nuit; il faudra nécessairement qu'on les relève, de deux heures en deux heures. Or, avec un si petit nombre, cela devient impraticable. Il serait donc indispensable, pour que le service fut passablement fait, composer cette garde d'un nombre d'hommes bien plus considérable, et nous pensons que ce n'est pas être trop exigeant que de le porter à cent, mais la dépense que nécessiterait la paie de ces hommes avec leur équipement, l'achat l'entretien et l'embarrachement des chevaux, serait énorme, même quand il n'y en aurait que cinquante, nombre tout-à-fait insuffisant, et qui ne remédierait que faiblement au mal que l'on veut détruire. Ne vaudrait-il pas mieux avoir une garde à pied assez nombreuse pour pouvoir placer un factionnaire à chaque fait? Il nous semble que de cette manière, la ville serait beaucoup mieux gardée, et que la dépense que l'on ferait pour l'entretien de cette garde, ne serait pas plus forte que celle qu'entraînerait la garde à cheval que l'on propose de créer; nous croyons même pouvoir affirmer qu'on arriverait à un résultat bien plus certain. Si l'on ajoute à l'organisation dont nous parlons, dix hommes de cavalerie qui serviraient à porter au besoin des ordres aux différents postes, nous croyons que l'on aurait un service bien monté, sans faire plus de frais que pour le mode proposé. C'est à peu près ainsi qu'est organisée la police de Philadelphie; et tous ceux qui ont visité cette ville, s'accordent à dire que nulle part on n'est plus en sûreté, à quelque heure de la nuit qu'on la parcourre.

En supposant même que l'organisation que nous voudrions voir adopter fût plus dispendieuse que celle dont M. Bermudez a donné l'idée et qu'ont approuvée plusieurs personnes qui n'ont en vue que le bien public, nous croyons que l'on devrait encore lui donner la préférence.

Quel est le but que l'on veut atteindre en créant une garde à cheval? Probablement de parvenir plus facilement à écarter les voleurs; or, nous ne pouvons à tous ceux qui connaissent le service de la gendarmerie à cheval de Paris; dirons-ils que ce soit elle qui saisisse les voleurs? Non, certes; mais ils diront qu'elle contribue à les faire arrêter, par la crainte qu'elle met à informer les différents postes des événements qui surviennent dans les divers quartiers qu'elle explore. Ici dix hommes de cavalerie suffiraient pour atteindre le même notre objection. Nous la soumettons à tous ceux qui voudront prendre la peine d'y réfléchir, persuadés que sauf quelques modification que l'on pourrait lui faire subir, ce plan aura immensément avantage sur celui que l'on veut mettre à exécution.

Il est incontestable que, puisqu'on tient la nécessité de faire un surcroît de dépense pour avoir un service bien fait, on doit prendre toutes les mesures pour que cette dépense ne soit pas infructueuse, oh bien nous n'hésitons pas à dire que, si l'on adopte purement et simplement le projet qui vient d'être soumis à l'approbation du Conseil, en chargeant la ville de grands frais dont elle ne retirera pas toutes les avantages qu'elle doit désirer en faisant un sacrifice si énorme pour en obtenir l'objet, si notre proposition était acceptée, on aurait la certitude d'un plein succès, puisque l'expérience nous prouve qu'une compagnie organisée à cheval peut rendre la ville de Philadelphie plus sûre pendant la nuit, que ne l'est la Nouvelle-Orléans, en plein jour! Aussi il faut voir si l'on doit préférer une dépense certaine à un mode dont le succès est pour le moins douteux.

L'amour seul du bien public nous a suggéré ces réflexions; nous les livrons à l'examen des membres du Conseil de Ville qui, dans leur sagesse, sauront les apprécier à leur juste valeur.

AU CONSEIL DE VILLE.

MESSIEURS,

Avez-vous pensé à la situation déplorable où notre ville est réduite par la négligence que vous avez mise jusqu'à présent à vous occuper de l'organisation d'une bonne police? Est-il possible que nous vous considérions comme de bons administrateurs, quand vous restez depuis si longtemps sourds aux plaintes malheureusement trop justes de vos concitoyens, de ceux qui, en vous choisissant pour fixer nos destinées, ont cru que vous prendriez à cœur leurs intérêts? Après bien des avertissements, comment avez-vous pu laisser subsister un état de chose qui devient de jour en jour plus alarmant? quoi! vous avez conflit que la fortune et la vie de tant de citoyens qui ont mis en vous leur confiance, dussent livrées à une bande de voleurs et d'assassins qui ne montrent tant d'audace que parce qu'ils ont trouvé chez vous une faiblesse extrême! Vous êtes membres du conseil de ville, mais avant tout vous êtes citoyens, et en cette qualité ne devez-vous pas songer que, si la sûreté des autres est compromise, la vôtre ne l'est pas moins? à qui donc peut-il attribuer l'assassinat que vous avez montré? Est-ce qui pas hasard était-ce plutôt que votre titre d'alderman vous mettait à l'abri des attaques des brigands? détrompez-vous; ces misérables les voleurs poussaient leur audace jusqu'à ne pas même avoir de respect pour vos personnes, que pour celle des autres. Ils savent distinguer le palais du riche de la cabane du pauvre; c'est même un talent qu'ils possèdent au suprême dégré. Si le membre des citoyens que vous avez latent jusqu'ici, ne peut vous toucher, du moins que votre propre intérêt vous touche.

Les chefs de la Louisiane [illegible] Nous avons jusqu'à présent [illegible] à vous mettre à la tête [illegible] Mais, Messieurs, [illegible] que vous ne [illegible] que QUATRE HOMMES pour faire la patrouille durant la nuit? En vérité, messieurs, n'est-ce pas une chose bien étrange, une chose qu'il faut avoir [illegible] l'avoir fait, pour y croire? Et, qui le Nouvelle Orléans qui est gardée par QUATRE HOMMES! Et quels hommes! bon Dieu! Certes ce n'est pas la garde imprimée! Ils sont fort honnêtes sans doute, mais quelle terreur pouvent-ils inspirer? on peut dire que nous avons affaire à des voleurs de bien bonne composition, et les de prouvant que la Nouvelle Orléans renferme plus de malfaiteurs que toute autre ville de l'Union, nous n'hésitons pas à affirmer qu'elle en contient beaucoup moins, puisqu'étant sans police, il ne s'y commet pas un plus grand nombre de crimes.

Mais, il nous vient une idée: en nous abandonnant ainsi, vot intention a peut-être été de juger du dégré de moralité de cette ville. Si tel était votre but, nous croyons que l'expérience a duré assez longtemps, pour que vous puissiez asseoir votre jugement, et nous prenons la liberté de vous inviter à envoyer d'un autre régiment, car nous nous trouvons fort mal de cette sorte, vous nous avez mis, et il nous est impossible de nous y accommoder. Nous [illegible] ne digérez vos QUATRE HOMMES.

DES PARATONNERRES.

Un paratonnerre est un conducteur que la matière électrique de la foudre choisit de préférence aux autres corps environnants, pour se mettre en communication avec la terre et s'y répandre. C'est ordinairement une barre de fer d'une certaine hauteur que l'on place sur les édifices que l'on veut protéger; à cette barre de fer sont adaptées plusieurs autres barres de même métal, lesquelles doivent descendre sans interruption jusque dans l'eau ou dans un sol humide. Il est absolument nécessaire que le paratonnerre communique avec le sol, si l'on veut que les corps environnants soient garantis des atteintes de la foudre.

Pour que le paratonnerre remplisse véritablement le but que l'on se propose, en l'employant, les meilleurs physiciens prétendent que la tige, (la barre de fer dont l'édifice est surmonté,) doit avoir la moitié de la longueur du rayon circulaire que l'on veut préserver du tonnerre; par exemple, si l'édifice a 24 pieds, la tige doit avoir 12 pieds; s'il est beaucoup plus long, il faut, pour être sûr, placer autant de paratonnerres de 12 pieds, qu'il se trouvera de fois 24 pieds.

L'aiguille doit être très pointue et dorée. Pourquoi le fer étant sujet à s'oxider facilement, perd ses propriétés conductrices.

Toutes ces conditions étant remplies, on n'a rien à craindre. Nous avons cru qu'il n'était pas inutile de faire ces remarques, parceque nous nous sommes aperçus que beaucoup de paratonnerres ne sont pas placés d'après cette règle, ce qui peut occasionner des accidents qu'il est bon de prévenir surtout quand on peut le faire à peu de frais.

Notre gouvernement vient d'intéressé dans la circulation générale des aigles des demi-aigles et des quarts d'aigle d'or. 25000 piastres en monnaie d'or pourraient sortir tous les jours de l'hôtel des monnaies. C'est l'opinion de Campbell P. White, si bien versé dans toutes les opérations des compagnies qui exploitent les mines des Etats Unis, que ces mines répandront dans la circulation deux millions de piastres cette année. La compagnie des mines d'or de l'Union a eu le bonheur d'annoncer un dividende de douze et demi pour cent sur son capital trois mois après avoir commencé ses travaux. C'est dans le voisinage de Frédérickburgh en Virginie que sont placées les mines de la compagnie. Avant la dernière loi on exportait en lingots presque tout l'or des mines, mais comme ce métal a plus de valeur aujourd'hui, on verra sans doute un plus grand nombre d'aigles dans la circulation par cette loi l'ancien aigle passera pour $10, 61, le demi aigle pour $5, 32, la véritable valeur de l'or par que contiennent ces pièces de monnaie; le nouvel aigle passera pour $10, le demi pour $5, le quart pour $2 50. La guinée anglaise vaudra $5,1, le souverain 4,84, le louis d'or de France environ $3, 85, le doublons tant espagnols que patriotes, $15,00.

NOUVELLES D'EUROPE.

Les malles du Nord, arrivées samedi, ont apporté des journaux de New-York jusqu'au 5 de ce mois, contenant des nouvelles de Liverpool du 31 juillet et de Paris du 29. Ces nouvelles sont assez importantes pour attirer l'attention de nos lecteurs. On trouvera dans la partie anglaise un état du marché de Liverpool.

Il paraît qu'il n'y a aucun doute à conserver sur l'arrivée de don Carlos en Espagne. Il est entré à Elizonde le 10, lança une proclamation aux soldats, et se rendit publiquement à l'église le 12; et après avoir reçu des nouvelles du 13 du ministère anglais, il fit plusieurs nominations pour son propre ministère. Il est dit qu'un nombre d'officiers des troupes de la reine sont mécontents de sa majesté.

Les troubles ne se sont pas renouvelés à Madrid. On a arrêté un grand nombre d'individus, et une mitraillade de moines eût été immolée à la fureur du peuple. C'est seulement contre eux que s'est dirigé la colère des habitans de Madrid, parce que le clergé séculier s'est montré au milieu d'eux dans le moment de plus grand trouble, revêtu de son habit ecclésiastique, et on a été traité avec la vénération ordinaire.

La Grèce, par nos derniers avis, se montre toujours dans le même état d'agitation. Les Mainotes avaient pris les armes et remporté la victoire dans deux ou trois combats, contre les troupes bavaroises et grecques réunies.

Un journal du matin de Paris du 26, contient un rapport de la nomination de plusieurs pairs. On y trouve les noms de MM. Odier, Jacques Lefebvre, Cambrès-d'Orsan, Lapelletier d'Aulnay, Pelet (de la Lozère) le baron de Brigode, Royer Collard.

On dit que Mr. Royer Collard n'a été élevé à cette dignité que pour l'empêcher de se trouver en concurrence avec Mr. Dupin pour la présidence. Comme on ne peut être sûr que avec son consentement, Mr. Royer Collard sera libre de se débarrasser de cette dignité, dans le cas où il pourrait que sa nomination n'a eu lieu que pour l'empêcher d'arriver à la présidence par les voies des deux oppositions.

Où est don Carlos? — Dans la chambre des lords, à la séance du 29, le marquis de Londonderry a demandé au premier ministre si des informations authentiques avaient été reçues par le gouvernement sur l'arrivée de don Carlos en Espagne. Le vicomte Melbourne a répondu que l'on avait eu des données à cet égard, mais qu'on ne pouvait pas s'y fier.

Il y a eu un tremblement de terre en Irlande qui a produit un phénomène étonnant, près du château de Garbally. Un quart d'acre de terre a été englouti à soixante-quinze pieds.

EXTERIEUR.

ANGLETERRE.

LONDRES, 29 juillet.

La seule chose que nous sachions sur la France, c'est que l'on dit que la flotte française de Toulon qui devait se mettre en mer le 24 juillet, vient de recevoir contre-ordre. La cause en est probablement le besoin que le gouvernement peut avoir de cette flotte dans le voisinage de la France. En effet, les journaux français s'étonnent comme les Anglais à voir intervenir la France dans les affaires d'Espagne. On nous a même rapporté qu'à la première défaite de Rodil, l'armée française entrera en Espagne. Nos lecteurs jugeront eux-mêmes de la probabilité de cette expédition.

LONDRES, 30 juillet.

Les fêtes des trois journées de juillet ont commencé à Paris; elles commencent cette fois à ressembler des orgies, quoique y d'autres événements vous avez les objets qui occupent exclusivement l'attention du public parisien. La mort de l'Empereur semble oubliée et oublié par les insurrections des Parisiens, les voit avec plaisir et politiquement occupés à des objets innocents. Les réjouissances dans les rues valent mieux que les barricades et les barricades; le son de la musique s'entend avec plus de plaisir de cette ville même par les mêmes étrangers, que le bruit du canon.

FRANCE.

Paris, 27 juillet.

Le gouvernement français reçut la dernière dépêche télégraphique de Bayonne qui contenait des nouvelles de Madrid du 20 juillet, apportées à Bayonne par le courrier. Tout était tranquille à Madrid. Toutes les autorités civiles et militaires venaient d'y être changées par suite des excès commis pendant les trois jours précédens. Mr. Martinez de la Rosa était de retour à Madrid le 19. On s'attendait la reine le 24 pour faire l'ouverture des Cortès en personne. Les deux chambres s'étaient installées provisoirement le 20 et le 21; elles étaient animées du meilleur esprit. La choléra continuait toujours, mais semblait avoir perdu de sa force.

La reine régente a supprimé le couvent de St François, dans la ville de Bilbao, par un décret qui porte en nous remarquons les impressions suivantes. Les membres de cette communauté ont ouvertement porté les habitans de cette ville à l'insurrection, qu'ils ont excitée par tous les moyens en leur pouvoir; ils ont publiquement prodigué de leurs fenêtres la prétendant, la dénomination des rebelles dans cette ville; ils ont accumulé tous les plans de don Carlos en lui fournissant des armes et de la munition. A l'entrée des troupes de la reine, ils ont abandonné leur couvent pour aller joindre les rebelles.

PARIS, 27 Juillet.

Les fêtes des trois journées ont commencé aussi tristement et avec un ciel aussi couvert que pouvaient le désirer les Carlistes ennemis du gouvernement de 1830.

La santé du maréchal Gérard n'est pas dans un état satisfaisant pour lui permettre une longue carrière ministérielle; son ami, ne croyant pas qu'il puisse supporter la fatigue des affaires plus que quelques mois, en cas de la retraite du maréchal, on suppose que le ministère sera nécessairement changé et que, selon toute probabilité, il aura modifié d'après l'opinion de la Chambre des Députés.

PARIS, 27 Juillet.

L'Indicateur de Bordeaux, dit qu'un exprès vient de nous apporter; nous donne des nouvelles de Bayonne, du 24 au matin. Il y a fait de bruitage que la dépêche de Carlos est plus brillante que la Gazette de France. Il ne le croire. Il est passé par Espatero, qui commande quatre mille hommes, par Jauregui, chef d'un corps considérable [illegible] Car [illegible] que Espatero [illegible] la tranquillité des [illegible] bourgeoisie [illegible] Carlistes dans la plaine. Des [illegible] ont abandonné précipitamment son quartier général [illegible] Saint-Sébastien de Oro. Les [illegible] précédent de plus en plus des frontières. On dit que l'armée d'observation va devenir un corps [illegible]. Les troupes de la reine sont [illegible] du maréchal [illegible]. Elles ne méritent plus de [illegible] de don Carlos ou de celui qui joue son personnage.

PARIS, 27 juillet.

Toutes les nouvelles nous portent à croire que le chef des armées carlistes et du gouvernement sera très-malgré. Des lettres de Bayonne du 22, disent que Rodil est à la tête d'une force disponible de 16,000 d'infanterie et de 10,000 de cavalerie, et 7 pièces d'artillerie, du entre des troupes qu'il a détachées pour arrêter le pillage des carlistes sur d'autres points.

Depuis quelques jours, un grand nombre d'officiers anglais ont passé par Paris, se rendant en Espagne. On ne savait à quoi attribuer ces voyages. On assure aujourd'hui qu'ils se rattachent au camp tenu par don Carlos. Cette entreprise a été concertée avec les torys anglais qui ont aidé le prince espagnol à sortir de l'Angleterre, et qui lui ont fourni de l'argent, des officiers, et tous les moyens de soutenir la guerre.

BAYONNE, 26 juillet.

Des voyageurs arrivés hier de Burgos, disent qu'un engagement sanglant a eu lieu entre les insurgés de la Castille et les troupes de la reine, sur la grande route de cette ville à Madrid. L'on compte 144 morts dans le parti des insurgés, et bien peu appartenant aux troupes de la reine.

PARIS, 28 juillet.

Le cour des pairs fit élargir hier cinquante personnes soupçonnées d'avoir pris part aux affaires d'avril. Il cela est comme nous le souhaitons, la comédie de ce fameux complot se sera jouée derrière les coulisses.

La garde nationale que le *Courrier Français* avait fait sortir de cette ville, vient d'être licenciée. C'est un des derniers ordres du maréchal Soult; son successeur a jugé à propos de s'y confirmer. Le comte Drouet est nommé gouverneur d'Alger, pour en faire, selon nous, un poste militaire autant que civil.

PARIS 22 JUILLET 1834.

On lit ce matin dans un journal carliste:

"Un de nos amis nous a communiqué une lettre qu'il a reçue d'Espagne hier matin; nous ne nommerons personne, mais nos lecteurs nous croiront, quand nous leur dirons qu'aucune lettre ne peut venir d'une source plus sûre.

ELIZONDO, 12 juillet 1834.

"Mon cher ami, nos vœux sont accomplis; S M C est au milieu de ses braves et fidèles sujets:

"Le 10, à dix heures du matin, on vint me dire de sortir de la ville. A peine à six pas de ma maison, je vis quatre personnes à cheval; l'une d'elles me fit signe de ne pas avoir l'air de le reconnaître. Je regarde attentivement; je vois le Roi!! Mon émotion, causée par la joie, fut si forte, que je faillis trahir le secret que Charles V. par un regard, m'avait ordonné de garder. Le roi suivit son chemin et alla descendre chez moi. Il n'a encore avec lui qu'un secrétaire; je suis donc son gentilhomme et son capitaine des gardes. Le Roi se propose d'aller au devant de Rodil. Le premier, j'aurai l'honneur de le mener au feu, car ici ce n'est pas comme en Portugal, nous nous battons.

"Le Roi a débarqué à Calais, et a traversé toute la France, accompagné d'une seule personne. A Paris, il a visité le Palais Royal, plusieurs édifices publics, et a même été au spectacle; il a vu aussi plusieurs personnes chargées de l'emprunt. On compte incessamment publier des proclamations, je t'en ferai passer quelques exemplaires.

"Comme on ne trouve pas ici de papier à écrire, j'ai partagé ma provision avec S M qui en fait bon usage car depuis son arrivée à Elizondo, elle ne cesse d'écrire à ses fidèles et à ses nombreux amis."

"Adieu, mon fils."

ESPAGNE.

LONDRES, 30 juillet.

Les nouvelles que les journaux de Paris nous communiquent sur la situation de don Carlos et celle du général Rodil, portent les couleurs des partis que ces journaux favorisent et nous offrent des résultats aussi différens que l'opinion qu'ils soutiennent. La *Gazette de France* nous dit que l'armée de Rodil, manquant de tout, perd tous les jours un grand nombre de soldats qui désertent.

Elle veut au contraire que l'armée de don Carlos, pleine d'enthousiasme pour sa cause soit dans l'abondance de toutes choses, et qu'elle respire tous les jours du renfort. Nous ne voyons cependant rien dans les progrès de cette armée si vaillante et si nombreuse, qui confirme de semblables bruits. Jusqu'ici elle se tient dans les montagnes et d'après ce que nous apprenons, elle semble plutôt réduire la surface de théâtre de ses opérations, que l'étendre sur tout le pays. Les nouvelles télégraphiques adressées au gouvernement français et les avis que nous recevons de Bayonne par les journaux contraires à don Carlos nous apprennent que les troupes de Rodil sont animées du meilleur esprit; que ce général veut entourer les carlistes et les pousser de poste en poste jusqu'à les forcer de se réunir sur un seul point, pour leur livrer une bataille décisive qui finisse d'une fois la guerre civile. On croyait que le coup se frapperait le 23; c'est un événement que nous pouvons attendre au premier jour. Il y a de la probabilité dans ce que nous venons de raconter, mais les progrès lents de Rodil semblent nous indiquer ce que les ennemis de la reine ont publié sur le besoin qu'il éprouve de beaucoup d'objets nécessaires à son armée n'est pas sans fondement.

La *Gazette de France* contient ce qui suit: Les troupes de Rodil manquent d'habillemens, de souliers, de provisions et d'hôpitaux. Le roi est à deux lieues de Rodil, qui va faire une retraite précipitée puisque ses troupes l'abandonnent. Nous avons reçu cette nouvelle d'une personne qui vient de laisser le roi. (Il faut observer que c'est un journal royaliste qui parle.)

Le quartier général de Rodil était à Salinas de Oro le 21. Il n'osait s'approcher du quartier général, mais il en était à la distance de cinq lieues. Loin d'être entouré par Rodil, Carlos le tenait en échec et se trouvait appuyé de toute la population, qui accourait à son secours avec les armes qu'elle pouvait se procurer.

Du Gallignani's Messenger.

Une dépêche télégraphique reçue hier, de Bayonne, annonce que le général Harispe, qui commande les troupes de cette ville, avait appris d'une lettre que lui écrivit d'Estelle le général Rodil, à la date du 20 juillet, que celui-ci était prêt à livrer bataille. On s'attend à un engagement sérieux pour le 22 ou le 23. Don Carlos, toujours séparé de Zumalacarreguy se tient en arrière à distance du théâtre des événements militaires. Il se montre si peu que l'armée de Zumalacarreguy elle-même doute qu'il soit présent, et qu'un général s'est vu contraint de faire fusiller quatre soldats qui soutenaient que Don Carlos n'était pas en Espagne.

Extrait d'une lettre de Bayonne, datée du 22 Juillet.— Rodil vient de lever une contribution de $25000 sur le chapitre de Pampelune. Il fortifie plusieurs points qu'il a occupés, pour les empêcher de tomber au pouvoir des Carlistes pendant l'absence de son armée. Il va les attaquer avec 16,000 fantassins, 1000 cavaliers et sept pièces de canon. On dit que dans le plan de campagne qu'il adopte, il ne veut pas forcer les carlistes à se retirer sur la France; qu'il cherchera au contraire à les laisser passer l'Ebre, pour leur couper la retraite par la Catalogne, et pour les exterminer jusqu'au dernier.

Les troupes de la reine occupent toujours Puente à la Reyna, Estelle et le Vélisinaque; le grand corps de Carlistes est à Piedra Millera, à environ deux lieues de distance des troupes de la Reine. Nous apprenons que la milice urbaine de Saragosse, a demandé au capitaine général la permission d'aller au devant de Mina à son retour, et de le porter en triomphe par la ville. Il semblerait qu'on des généraux de Rodil passé à Salvatierra a coupé les communications des Carlistes par cette route.

L'Indicateur de Bordeaux, à la date du 24 juillet nous dit ce qui suit: L'inquisition dû'a supprimée de fait en Espagne vient l'être de droit par un décret à la date du 15 juillet.

On trouve à la date du 24, la *Sentinelle* des Pyrénées, journal publié à Bayonne, le passage suivant: Dimanche, le général Rodil fit un mouvement, et dans l'intention d'atteindre les insurgés dans la plaine, il divisa ses troupes pour donner plus de jeu à son artillerie, et pour se servir de la cavalerie avec plus d'effet. Cès troupes gardaient les meubles ménagères. Les carlistes ont abandonné leur quartier général de Salinas de Oro, au mouvement de retrograde que l'on attribue aux manœuvres de Rodil. Espartero occupe Onäte avec 4000 hommes; le Pastor est à Segurè et Carrera à Salvatierra, d'où il observe les mouvemens du Prétendant, pendant que l'arrière garde de ce prince est placée sous la vue de Rodil, qui avec ces dix mille hommes gardé toutes ses positions retranchées. Zumalacarreguy a conseillé à Don Carlos de retourner à Elizondo pour lui faire éviter les fatigues des marches forcées à pied, vû que les sentiers des montagnes sont impraticables à la cavalerie. A Bilbao le gouvernement de la Reine a fait fusiller onze personnes pour avoir repris les armes en faveur de Don Carlos après les avoir déposées.

Hier au soir le gouvernement a reçu la nouvelle Télégraphique suivante de Bayonne à la date du 26 juillet. Nous avons des avis de Pampelune jusqu'au 24, les insurgés étaient bloqués le 23 à Borunda, près de Huarte arauquite par quatre colonnes qui les enveloppaient de tous les côtés; Espatero et El Pastor interrupt aient la communication des provinces. Don Carlos est à Elosonde. Rodila donné ordre à ses troupes d'avancer, elles étaient animées du meilleur esprit. (Interrompu par la nuit.)

TURQUIE.

CONSTANTINOPLE, 1er. juillet.

L'arrivée de la flotte anglaise sur les côtes de Turquie a dernièrement fait tenir au Divan plusieurs assemblées extraordinaires. Il vient une déclaration catégorique de l'ambassadeur d'Angleterre à ce sujet, et il a fait remettre il y quelques jours une note à la légation anglaise pour demander quels sont les motifs qui ont pu porter le gouvernement anglais à envoyer cette flotte.

On dit que le ministère de lord Palmerston est loin d'être satisfaisant; qu'il est en contraire équivoque et évasive, et qu'elle est même blâmée sur un ton de réprimande dont le Divan n'est trouvé fort offensé; elle augmente beaucoup les craintes que l'on a déjà. La Porte ne se contentera pas de cette réponse, mais demandera une explication qui résoudra l'énigme, à moins que des événemens inattendus ne le fassent plus tôt.

SUISSE.

La *Nouvelle Gazette de Zurich* fait part à ses lecteurs de la communication officielle qu'elle dit avoir de bonne source:

"L'Autriche a déclaré qu'il était de son intérêt bien entendu de demander que la confédération suisse fût indépendante, forte et à la hauteur du rôle important qu'elle est appelée à jouer dans le système politique de l'Europe.

Le cabinet de Vienne [illegible] à point de repos durable pour l'Allemagne, sous la domination d'une aristocratie impérieuse, si au milieu des agitations populaires de radicalisme. Cet désir est en conséquence de voir les nouvelles institutions s'affermir et porter d'heureux fruits."

Vienne, 18 juillet.

Nous avons appris ce matin par un exprès changement que venait d'éprouver le ministère anglais. Nous n'y étions pas préparé, et il y est beaucoup d'agitation à la Bourse, chez les banquiers. Les fonds ont subi une baisse considérable, quoique on ait que Lord Melbourne était resté l'ordre de former un nouveau ministère. On a envoyé des courriers dans toutes les directions pour répandre cette importante nouvelle qui semble ouvrir une nouvelle ère dans la diplomatie. L'on attend impatiemment de résultat de la nouvelle nomination qui indiquera par le nom des personnes destinées à en faire partie quel les affaires étrangères de la Grande Bretagne seront confiées et la direction que va prendre la politique étrangère de la Grande Bretagne, si cette politique sera calquée sur le système de Lord Palmerston ou si elle s'adaptera mieux par la libéralité de ses principes aux relations du continent.

GRECE—MISSOLONGHI, 3 juillet.

Depuis mes derniers avis, nous avons reçu dans cette ville, les détails de l'affaire de Maina, que je vous donne tels que je les trouve dans des lettres de Patras et de Napoli, qui ont trait à ce qui se passe sur le théâtre de la guerre. Les troupes bavaroises et grecques réunies avaient certainement avancé, comme je l'ai dit de Kalamata, en traversant le lit profond mais sec de la rivière, jusqu'à Alamyros, sur la frontière du territoire de Maina, et s'étaient rendues maîtresses de plusieurs tours en passant sur les hauteurs; mais la troisième nuit, les Mainotes furent assistés par les habitans des districts situés derrière eux, et le lendemain matin, au nombre de deux mille hommes, ils bloquèrent leurs ennemis, dans les positions et dans les tours que ceux ci avaient prises. Ils étaient absolument dépourvus d'eau et de provisions; c'était plus qu'ils ne pouvaient supporter; ajoutez à cela que le nombre de leurs adversaires allait toujours en croissant. Alors ils résolurent de s'ouvrir un chemin à travers les Mainotes à la pointe de la baïonnette pour retourner à Kalamata. Le premier détachement se trouva si maltraité que ceux qui le commandaient furent contraints d'entrer en négociation avec l'ennemi. Les Mainotes laissèrent passer ce corps sans molestation moyennant le payement de quelques centaines de piastres espagnoles, dont ils firent la collecte entre eux. Un autre détachement fut forcé de se rendre; les prisonniers furent désarmés, dépouillés de leurs vêtemens et renvoyés. On connaît assez ce qui s'est passé dans l'Est où se fit l'attaque de Marathonessi et des positions dans les montagnes. Il paraît cependant que le Major Wirter n'a pas combattu dans cette circonstance, mais qu'il est resté avec les bataillons soumis à ses ordres à Napoli de Romania, à cause du jugement de Colocotroni; c'est le Major Van Off, il fut obligé de débarquer avec ses volontaires dans la baie de Marathonessi, et de se joindre tout de suite à l'expédition. Ces troupes manquèrent aussi de provisions et de moyens de transports, et elles trouvèrent là comme on l'avait vu ailleurs, des ennemis nombreux et bien armés, dont les fusils portaient plus loin que ceux des soldats auxquels ils avaient affaire.

Outre cela, il fallait essuyer le feu des ennemis sans savoir où ils étaient, parcequ'ils se cachaient derrière les rochers ou sur le sommet de montagnes inaccessibles. Dans ce malheureux combat, nos troupes se contentent d'observer les Mainotes, et parceque ceux ci ne sortent pas de leur pays, on nous dit à présent que tout est fini avec le Maina. D'autres nous rapportent que ces voleurs sont bloqués dans leurs montagnes, que la loi martiale a été publiée contre eux, et qu'ils viennent aujourd'hui de faire leur soumission et de mettre bas les armes. En effet on ne sait pas à Napoli ce que l'on en doit penser. Cependant nous avons besoin pour former notre opinion, de détails plus authentiques de ces événemens que ceux que nous avons, parce que dans ces cas là il est si facile d'exagérer.

Personne ne veut avoir donné l'ordre d'attaquer; on dit que le général Lenaire a donné sa démission et qu'elle a été acceptée, on ajoute que Mavrocordato a perdu son poste de Président du Conseil des Ministres, et qu'il est nommé Ambassadeur à Munich. On rapporte que le gén. V. Heideck désire aller prendre les bains de Gastein en Bavière. Colocotroni dont la sentence de mort a été changée à la peine de vingt ans de fer, doit aller à l'âge de 64 ans aux galères de Poros.

Nous recevons de correspondans du, nous de toute confiance plusieurs lettres de Nauplie, toutes récentes. L'extrait que nous mettons sous les yeux des lecteurs donnera une idée vraie de la situation de la Grèce, et vérifiera les assertions de gazettes allemandes écrites sous l'influence russo-bavaroise:

La détention de la régence est en comble, et il n'est pas vraisemblable que des résultats bien efficaces arrivent de Munich. On va donner définitivement le dessous au parti des lumières, aux idées de la France, et mécontenter les Grecs plus que jamais. Deux hommes de talent et de la régence, et M. Abel, secrétaire-général, sont sacrifiés et vont être renvoyés, quelque pleine d'activité et dans la force de l'âge parce qu'ils sont partisans des Français. M. le président d'Armansperg pourrait se tirer d'affaire s'il avait plus de caractère; s'il n'était pas dominé par sa femme et par le général Heideck, qui est ici l'homme du roi de Bavière, qui déteste les Français, bien qu'il ait servi dans leurs rangs, et qu'il y soit devenu un dessinateur assez distingué, mieux un militaire de premier ordre. Cette haine est une grande recommendation à Pétersbourg et à Munich.

Tout va piteusement dans ce pays, et c'est avec douleur qu'on voit après tant de sacrifices, perdre et gâter le fruit de tant de travaux pénibles. *L'argent de l'emprunt ne tout en en Bavière ou à Constantinople*, et trois mois après le dernier versement, il n'en restera pas une piastre dans le pays.

Les gens sensés se plaignent le jeune roi qui est dans une position fausse et affligeante, à qui l'on fait changer de décision sur Athènes, sur Argos, comme on change d'habit et qui n'est par encore capable de pénétrer les intrigues ou de prévoir les malheurs.

Les Bavarois sont arrivés et arrivent tous les jours, considérant la Grèce comme une propriété à exploiter, une colonie où l'on doit faire fortune pour la quitter après. Au lieu de s'identifier avec le peuple grec, ils s'en séparent par des distances infranchissables et deviennent odieux autant que l'étaient les Turcs, sinon plus. On dévace les gens de pays de toutes les fonctions civiles et militaires en renvoie tous les étrangers qui ont été utiles au pays, et l'on fait capitaines des caporaux bavarois, lieutenant-colonels des simples lieutenans.

Avec les Grecs des villes ou du pays ouvert, on peut encore aller jusqu'à ce qu'il arrive de nouvelle révolution politique. Mais avec les montagnards du Magne ou les Palicares de la Romélie, il n'y a pas moyen. Il y a beaucoup de bandes de ces derniers qui sont réduits au désespoir, ne trouvant ni pain, sans asile, sans terres, sans troupeaux depuis l'établissement du royaume, et il n'y a aucun moyen de les réduire tant que l'empereur de Russie n'enverra pas des troupes; puisqu'il prétige la jeune Othon, ce serait tout naturel. Quand au Magne, les premières hostilités ne sont pas favorables: les Bavarois ont été battus dans les de